

Son effort solo est bien-sûr la galette proustienne de l'année. Une profusion sonore qui nous renvoie directement à la Californie des mid-sixties, à savoir un lieu et une époque que l'on n'a pas connus, si ce n'est à travers les symphonettes des Beach Boys. Mais **Brian Wilson** lui-même n'était surfer que par procuration. Cloîtré dans sa piaule, il prenait note des exploits salins et romantiques de ses frérots et transformait ces sources en pop-musique : la plus lumineuse et la plus complexe de l'histoire. La plus douloureuse également, si l'on songe à la gigantesque distance entre la vie réelle et la vie fantasmée de son créateur. Une schizophrénie qui le bousillera et dont il commence peu à peu à émerger. De tout ce qu'il a récemment déclaré à la presse californienne se dégage la même impression d'un gosse timide, pas vraiment à l'aise dans sa peau d'adulte et totalement sous la coupe de son guru-psy, le très controversé Doc Landy. Il a l'air assez heureux de refaire de la musique, mais change de sujet dès qu'on évoque les sessions Smile (le fameux projet avorté qui était censé surpasser "Sgt Pepper"), manifestement peu désireux de revenir à l'origine de sa plongée dans le néant. Ce type a accouché de "Caroline no" et de "Good vibrations, mais c'est tout juste s'il ne demande pas la permission pour aller aux toilettes.

Quel est le mystère Brian Wilson ?

(Serge K. / photo : R. Monfourmy)

